



HAL
open science

Le quotidien d'un lettré en voyage à Nagasaki : le Journal de Shiba Kōkan ”

Annick Horiuchi, Jean-Noël Robert

► **To cite this version:**

Annick Horiuchi, Jean-Noël Robert. Le quotidien d'un lettré en voyage à Nagasaki : le Journal de Shiba Kōkan ”. Cécile Sakai, Daniel Struve, Terada Sumie, Vieillard-Baron Michel et Robert Jean-Noël. Les Rameaux noués, Hommages offerts à Jacqueline Pigeot, Collège de France, pp.253-276, 2013, Bibliothèque de l'IHEJ. hal-00943087

HAL Id: hal-00943087

<https://hal.science/hal-00943087>

Submitted on 16 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le quotidien d'un lettré en voyage à Nagasaki –le *Journal* de Shiba Kōkan

Annick Horiuchi (CRCAO- EPHE/Université Paris Diderot/Collège de France)

introduction

Le *Journal de voyage à Nagasaki*¹ (*Kōkan Saiyū nikki* 江漢西遊日記) de Shiba Kōkan 司馬江漢 (1747-1818)² est un document très apprécié des historiens de l'époque d'Edo. Kōkan y relate en toute franchise et avec une foule de détails le long voyage qu'il a effectué d'Edo à Nagasaki, entre mai 1788 et mai 1789. Sa sensibilité de peintre et son sens de l'observation font de ce journal illustré un témoignage d'une rare qualité. Il retient tout particulièrement l'attention pour les informations qu'il procure sur les aspects matériels de la vie des lettrés : les codes de conduite en société, la gastronomie, le coût des différents services, etc. Ces détails occupent une place tellement grande dans son journal que l'on en oublie les raisons qui ont conduit notre peintre à entreprendre ce voyage long et pénible jusqu'à Nagasaki.

Pourtant ces raisons sont connues. Il s'agit pour l'artiste de recueillir sur place des informations de première main sur les arts et les techniques de Chine et d'Europe. Kōkan a découvert depuis peu les techniques de gravure à l'eau-forte. Il s'intéresse aussi de près à la peinture à l'huile. Enfin, c'est à la suite de ce voyage que Kōkan entreprend d'écrire une série d'ouvrages qui feront connaître les grands principes de l'astronomie occidentale et de la cosmologie copernicienne. Sur toutes ces connaissances, les informations étaient difficiles à recueillir à Edo où les spécialistes de hollandais étaient encore rares et peu expérimentés³. Plusieurs personnalités de son proche entourage ont pu lui inspirer l'idée de ce voyage : Hiraga Gennai 平賀源内 (1728-1779), Ōtsuki Gentaku 大槻玄沢 (1757-1827), ou encore

¹ Le manuscrit auquel on se réfère ici est le *Kōkan saiyū nikki* 江漢西遊日記 (Journal de voyage à Nagasaki de Shiba Kōkan), daté de 1815 (Bunka 12). Il en existe deux éditions modernes : celle éditée par Haga Tōru 芳賀徹, dans la collection Tōyō bunko 東洋文庫, n° 461, Heibonsha, 1986, et celle des Oeuvres complètes, *Shiba Kōkan zenshū* 司馬江漢全集 (Oeuvres complètes de Shiba Kōkan), 4 vols., Yasaka shobō, 1992-1994, à laquelle nous nous référons ici.

² Parmi les études sur Shiba Kōkan, les plus complètes sont celles de Kuroda Genji 黒田源次, *Shiba Kōkan*, Tōkyō bijutsu, 1972 et de Naruse Fujio 成瀬不二雄, *Shiba Kōkan, shōgai to gagyō* 司馬江漢・生涯と画業, 2 vols. (honbun hen et sakuhin hen). Yasaka shobō, 1995. En langue anglaise, on pourra consulter : Calvin L. French, *Shiba Kōkan, Artist, Innovator, and Pioneer in the Westernization of Japan*, Weatherhill, Tokyo, New York, 1974. En langue française, les études sont plus partielles : Hubert Delahaye, « Une réaction japonaise à la peinture occidentale : Shiba Kōkan (1747-1818) », *Cipango, Cahiers d'études japonaises*, n°2, février 1993 et Vera Linhartova, *Sur un fond blanc, Ecrits japonais sur la peinture du IX^e au XIX^e siècle*, Le Promeneur, 1996.

³ Le mouvement des études hollandaises à Edo prend son envol avec la publication en 1774 du *Nouveau Livre d'anatomie* (*Kaitai shinsho* 解体新書) par un cercle de médecins réunis autour de Sugita Genpaku. Au cours des dernières décennies du XVIII^e siècle, le domaine suscite un intérêt croissant mais les spécialistes sont encore rares. Voir Gabor Lukacs, *Kaitai Shinsho, The single most famous Japanese Book of Medicine and Geka Sōden, An Early very important manuscript on surgery*, HES and De Graaf Publishers BV, 2008.

Sō Shiseki 宋紫石 (1715-1786), son maître en matière de peinture chinoise⁴. Que ces trois personnalités qui comptaient le plus pour Kōkan aient tous vu leur carrière se construire après leur voyage à Nagasaki a pu peser lourd dans sa décision.

Il reste que ce qui occupe le devant de la scène dans le journal, ce sont les aspects matériels et les pratiques sociales en vigueur dans le monde qu'il fréquente. Ce sont précisément vers ces aspects mal connus que nous voudrions porter notre attention.

Le journal couvre l'intégralité de son voyage, d'Edo à Nagasaki, mais nous nous concentrerons sur les journées passées à Nagasaki, la destination même du voyage.

1. Le *Récit de voyage à Nagasaki (Saiyū ryodan)*, l'autre journal de Kōkan.

Du *Journal de voyage à Nagasaki*, il ne reste que quelques rares copies manuscrites, dont deux de la main de Kōkan lui-même⁵. Il s'agit là d'un texte mis en forme à partir de notes prises au cours du voyage, mais ces dernières n'ont pas été conservées. Ce journal a été achevé en 1815, soit plus de 25 ans après son voyage, et dans les toutes dernières années de sa vie. On sait, par une lettre datant de la même année adressée à un ami, que Kōkan jugeait problématique sa publication en raison de son caractère personnel:

« Le *Récit de voyage à Nagasaki (Saiyū ryodan)* a été imprimé et diffusé dans le monde, j'ai conservé le journal tenu alors. Corrigé avec soin et mis au propre, il doit faire environ 300 à 400 feuillets. J'y ai joint des illustrations et l'ai appelé *Journal de voyage à l'ouest (Saiyū nikki)*. J'ai fini de le rédiger aux deux tiers. Je ne peux cependant le publier, j'y raconte absolument tout, du thé que j'ai pris au *sake* que j'ai savouré. J'aimerais vous le faire lire. »
(Lettre à Yamaryō Shume 山領主馬; *OC*, vol. 1, p. 412).

Ainsi, le caractère excessivement intime de l'ouvrage le rendait impropre à la publication. Il n'en propose pas moins la lecture à son ami. Le texte que nous avons donc en face de nous est donc écrit pour être lu, mais pas par tous, du moins de son vivant.

Un autre « journal », du nom de *Saiyū ryodan* 西遊旅譚 (Récit de voyage à Nagasaki), mentionné dans la citation, a été publié par Kōkan en 1794 (date de la préface),

⁴ Le premier, disparu dix ans auparavant, a été le mentor de Kōkan dans le domaine de la peinture occidentale. C'est de Nagasaki où Gennai a séjourné en 1752 et en 1770 qu'il a ramené ses « inventions » les plus géniales. Le second, Ōtsuki, est un médecin originaire d'Ichinoseki, de dix ans plus jeune que Kōkan, qui a étudié la médecine hollandaise à Edo auprès de Sugita Genpaku et de Maeno Ryōtaku. Il publie à son retour le *Rangaku kaitei* 蘭学階梯 (Introduction aux études hollandaises ; 1788), un manifeste pour le nouveau champ d'étude. Enfin, Sō Shiseki est le maître de Kōkan, de trente ans son aîné, auprès de qui il a étudié la peinture lettrée chinoise. La peinture de Sō Shiseki se réclamait du style de Shen Nanpin 沈南蘋. Il aurait appris les bases de cette peinture à Nagasaki, auprès de deux lettrés chinois émigrés. Il avait également été associé aux travaux des spécialistes des études hollandaises qui appréciaient sa peinture réaliste et minutieuse.

⁵ Le manuscrit actuellement conservé au Musée National de Tokyo est de la main de Kōkan. C'est à partir de ce manuscrit que l'édition des Œuvres complètes a été établie. Voir *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1.

soit quelques années après son retour de Nagasaki. Avant d'aborder le *Journal de voyage* nous nous proposons d'abord de nous pencher sur cet autre journal qui remplit manifestement une autre fonction. Le *Récit de voyage*, richement illustré, a pour sa part connu un grand succès si l'on en croit les rééditions et les nombreux exemplaires conservés⁶. A la différence du *Journal*, le texte ne s'étend pas sur les impressions que suscitent les lieux visités. Il procure uniquement des informations d'ordre géographique ou touristique et relève davantage du genre des guides de voyage que des journaux. L'essentiel de l'information passe par les illustrations qui sont réalisées avec un grand soin. Ces dernières représentent ce que Nagasaki symbolise pour le public de l'époque. Elles indiquent que l'attraction principale de la ville réside dans la présence de marchands étrangers. Le pinceau de Kōkan va s'attacher à immortaliser les deux principaux lieux d'habitation des étrangers, la presqu'île de Dejima 出島 et le quartier résidentiel chinois (*Tōjin yashiki* 唐人屋敷).

Les quartiers hollandais et chinois

Cela faisait déjà un siècle et demi que la minuscule presqu'île artificielle⁷ de Dejima était associée à la présence hollandaise. Après l'expulsion définitive des Portugais en 1641, le bakufu avait décidé d'y transférer le comptoir de la Compagnie néerlandaise des Indes Orientales, initialement installé à Hirado. A l'exception de la visite protocolaire que le Directeur rendait au Shōgun au printemps, les Hollandais ne quittaient jamais la presqu'île.

La construction du quartier chinois était, quant à elle, une réalisation plus tardive. Elle témoignait de la méfiance que le bakufu éprouvait pour le nouveau régime des Qing. La chute de la dynastie des Ming sous la poussée des envahisseurs du nord avait été vécue comme un véritable cataclysme par les populations de la région. La ville de Nagasaki a accueilli tout au long du XVII^e siècle des chinois loyalistes qui préféraient fuir leur pays plutôt que de s'incliner devant les barbares. Parallèlement, de nombreux lettrés, moines ou artisans séjournent également à Nagasaki à l'incitation du bakufu et certains d'entre eux finissent par y demeurer. Avant les années 1680, les Chinois étaient libres de s'établir dans le quartier de leur choix. Les marchands chinois n'étaient pas nombreux car le commerce avec le Japon était théoriquement proscrit par les Ming, afin de lutter contre la piraterie. Après la chute de

⁶ Le livre a été réédité et il existe une version abrégée composée essentiellement de croquis intitulée *Ezu Saiyūdan* 絵図西遊譚. Cette version remaniée, dont Haga justifie l'existence par la censure à laquelle auraient été soumis certains dessins, se réduit pour l'essentiel aux croquis très vivants réalisés par Kōkan à Nagasaki. Au-delà de la censure, il faut sans doute y voir le succès rencontré par ces « instantanés » auprès du public. Haga Tōru (ed.), *Op. cit.*, p. 276.

⁷ Elle faisait environ 13 000m².

Taiwan, dernière poche de résistance contre les Qing, le commerce extérieur est à nouveau autorisé. Les bateaux chinois se mettent alors à affluer vers Nagasaki⁸. Le bakufu, qui n'était pas parvenu à rétablir des liens diplomatiques avec la Chine depuis la guerre coréenne de Hideyoshi, prend alors la décision d'en contrôler le nombre et de limiter les contacts avec la population locale. Le quartier chinois, construit à la lisière de la ville de Nagasaki, sera, tout comme Dejima, interdit d'accès au public. N'y seront autorisés que le personnel en charge d'administrer le quartier, quelques marchands, interprètes et courtisanes.

Images des populations venues d'ailleurs

Le traitement que Kōkan réserve aux communautés chinoise et hollandaise est curieusement assez similaire. L'une comme l'autre est vue comme une population « différente » (*ijin* 異人) qu'il cherche à rendre familière en décrivant son apparence extérieure, la tenue vestimentaire, l'habitat et les mœurs.

Dans son approche des Hollandais, Kōkan n'est pas très original. Il suit l'exemple de son ami Morishima Chūryō 森島中良 (1754-1810)⁹, dont les *Anecdotes en vrac sur la Hollande* (*Kōmō zatsuwa* 紅毛雜話; 1787) venaient de sortir en librairie. Kōkan connaît bien cet ouvrage pour lequel il a réalisé quelques illustrations copiées d'ouvrages occidentaux. Il aborde des sujets aussi variés que le régime alimentaire des Hollandais, les produits et animaux exotiques, la géographie mondiale, l'allure des hommes de peau noire et leurs mœurs, les institutions et pratiques des pays occidentaux, ou l'interdiction de l'amour masculin en Europe¹⁰. Le guide de voyage de Kōkan vient compléter ce travail pionnier en procurant de véritables « instantanés » des étrangers et de leur environnement. On y trouve entre autres : une vue panoramique de la presqu'île de Dejima et de la résidence de la Compagnie hollandaise (figure 1) ; une vue de l'intérieur de la chambre du capitaine (figure 2) ; un gros-plan sur une tombe hollandaise du temple Goshinji (figure 3), où sont enterrés les membres de la compagnie décédés au Japon ; une représentation du navire hollandais (une grande attraction de Nagasaki) (figure 4), des croquis saisis sur le vif de quelques membres du personnel subalterne employé par la Compagnie : les hommes de peau noire (figure 5),

⁸ Voir Arano Yasunori 荒野泰典, *Sakoku o minaosu* 鎖国を見直す (Reconsidérer la notion de sakoku), Kawasaki shimin academy kōza Booklet n°13, Kawasaki Shimin Academy shuppanbu, 2003, p. 39-44.

⁹ Chūryō est connu à la fois comme auteur de *gesaku*, genre de romans comiques pour initiés connaissant un grand succès à l'époque et comme auteur d'ouvrages exotiques. Pour ces derniers, il a surtout exploité son statut de frère de Katsuragawa Hoshū 桂川甫周 (1751-1809), un médecin au service du palais shōgunal et spécialiste distingué d'études hollandaises. Cela lui donnait accès aux histoires curieuses et scabreuses qui circulaient parmi les spécialistes.

¹⁰ Voir *Kōmō zatsuwa*, in *Kōmō zatsuwa*, *Entekihō* 紅毛雜話・蘭摘芳、coll. Edo kagaku koten sōsho 江戸科学古典叢書, vol. 31, Kōwa shuppan, 1980.

appelés *suwaruto yongu* (jeunes noirs) ainsi que les matelots (figure 6); un croquis d'instruments utilisés par les Hollandais pour faire le vide (*wentoru*)(figure 7).

Parmi ces images, l'attention du lecteur a dû s'attarder plus longuement sur les dessins de la chambre du capitaine et des domestiques noirs. Il s'agissait en effet de spectacles impossibles d'accès pour le commun des mortels. Seules la familiarité de Kōkan avec les interprètes a pu lui assurer cette visite dans la presqu'île. La décoration intérieure de la chambre est rendue dans tous ses détails. Pour les domestiques noirs, Kōkan évoque, comme l'avait fait avant lui Morishima Chūryō, leurs terres d'origine, leur tempérament, leur rapport avec les Hollandais, pour s'étendre ensuite sur leur apparence extérieure :

« Il ne sont pas complètement noirs mais il est vrai qu'ils ont l'air d'avoir été barbouillés d'encre. Certains d'entre eux ne sont pas noirs. En été, ils portent sur leur corps nu une tunique (*kesa*) rouge en rayures de Bengale. En hiver, ils portent des habits que les Hollandais leur ont donnés. ...» (*OC*, vol. 1, p. 94).

Le traitement réservé aux Chinois dans le *Récit de voyage* n'est pas très différent. En cette fin du XVIII^e siècle, les Chinois apparaissent comme des êtres exotiques, aussi étrangers que les Hollandais. On aurait pourtant pu s'attendre à une plus grande familiarité pour ce peuple que les Japonais fréquentent depuis de nombreux siècles. L'ambivalence de l'attitude japonaise est manifeste dans la façon dont ils les nomment. Ils sont désignés sous le double nom de *Shina jin* (prononcé sans doute *Chiina jin* à l'époque) 支那人 (par les caractères) et de *Tōjin* タウジン (par la lecture en kana indiquée à droite des idéogrammes). Le premier nom d'origine occidentale, dont l'emploi s'est généralisé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, tend à les réduire au statut d'étranger, à l'égal des Hollandais. Le nom de *tōjin* est plus apte à rappeler le passé commun. La désignation de *Chūka* 中華, la « civilisation du milieu », encore attestée au début du siècle, n'est donc plus de mise¹¹.

Les images des Chinois contenues dans le *Récit de voyage* mettent l'accent sur l'altérité de leur tenue et de leurs mœurs. On trouve un croquis de deux chinois, un marchand et un domestique, et un commentaire qui évoque brièvement le changement de dynastie intervenu en Chine au siècle dernier et la réalité d'un pays désormais tenu en main par des hommes aux mœurs différentes (figure 8):

« Dessin de Chinois : les Ming ont péri et ont laissé place aux Qing. On est à la cinquante-troisième année de l'ère Qianlong. Les coutumes sont celles indiquées sur la figure, à savoir tête rasée sur le pourtour du crâne, longue mèche au centre. L'empereur Qianlong aurait fait

¹¹ On la trouve notamment dans la *Version augmentée de l'Etude du commerce avec la Chine et les pays barbares* (*Zōho kaitōshōkō* 增補華夷通商考), datée de 1708, de Nishikawa Joken 西川如見 (1648-1724), originaire de Nagasaki.

jusqu'à quatre fois le tour de l'empire. Il est âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. » (*OC*, vol. 1, p. 86-87).

L'ouvrage contient également une image montrant des Chinois converser sur une terrasse, deux vues sur leur bateau. Un commentaire dit que leur bateau ne serait pas aussi beau/propre que les bateaux japonais. Plus loin, on lit : « Le grossièreté des bateaux chinois diffère singulièrement de la précision des bateaux hollandais ». Enfin, une illustration sur deux pages représente des Chinois en train de rendre un culte à leurs morts. Kōkan souligne la déception d'un groupe de marchands chinois lorsqu'ils découvrent la négligence du supérieur chargé d'entretenir le temple.

Ainsi, au-delà de l'exotisme et de la curiosité, toutes ces représentations participent de la consolidation (ou de la création) d'une certaine vision du monde. D'après celle-ci la Hollande est un pays puissant, distingué et réputé pour la qualité de ses techniques. La Chine, à l'opposé, semble en plein déclin, car tous ses habitants ont adopté les mœurs (dépravées) des envahisseurs.

2. Le réseau de connaissances de Shiba Kōkan

Si la ville de Nagasaki est bien le sujet principal du *Récit de voyage à Nagasaki*, on ne peut en dire autant du *Journal* où le projecteur est braqué sur un seul personnage : Shiba Kōkan. Le *Kōkan saiyū nikki* qui signifie « Journal de voyage à Nagasaki de Kōkan » porte bien son titre. C'est un journal entièrement consacré aux expériences de l'artiste et cet égocentrisme se traduit par un nombre élevé d'autoportraits dans les illustrations qui accompagnent le texte.

Si le peintre est donc très présent, cela ne signifie pas qu'il est seul. Tout au contraire, Kōkan est toujours accompagné et il est perpétuellement en train de nouer de nouvelles relations amicales ou d'affaires. Le *Journal* note soigneusement les noms des personnes rencontrées et les échanges qu'il a pu avoir, les sentiments ou les réflexions qu'ils suscitent. Kōkan signale les rencontres qui ont pris un relief particulier par des : « shiru hito ni naru 知る人になる », littéralement « devient une personne de connaissance ». Tisser un réseau d'amis ou de connaissances et travailler sans cesse à l'élargir est une occupation centrale de notre lettré-artiste. Qui sont ces hommes et ces femmes ? Comment fait-il pour les aborder ? Quelle sorte de lien établit-il avec eux ?

Dans les notes de Kōkan prises durant son séjour à Nagasaki, il y a une trentaine de noms mentionnés. On peut grossièrement distinguer deux catégories. Les personnes « de

connaissance » avec lesquelles il entretient des liens amicaux et/ou professionnels, d'une part, et des figures qu'il croise au hasard d'une excursion ou d'un déplacement, d'autre part. C'est évidemment la première catégorie qui est la plus fournie : elle comprend des interprètes au service des Hollandais (les *oranda tsūji* オランダ通詞), parmi lesquels Yoshio Kōsaku 吉雄幸作 (1724-1800) et Motoki Ryōei 本木良永 (1735-1794), des figures bien connues du milieu des *rangakusha* d'Edo¹². Viennent ensuite les fonctionnaires travaillant au service des Hollandais (Kachiki Rihei 勝木利兵衛 ou Inabe Matsujūrō 稲部松十郎 qui l'héberge), des membres de la Compagnie hollandaise des Indes orientales (Stutzer et Romberg) qu'il retrouve à Dejima, ou encore des marchands chinois ou des supérieurs de temples chinois qui l'introduisent dans le milieu « chinois » de Nagasaki.

3.1 Connaissances « hollandaises »

Côté « hollandais », le réseau de relations est déjà constitué avant son départ et son séjour à Nagasaki a pour effet de le consolider et de lui donner un caractère plus personnel. Ainsi, dès son arrivée dans la ville, Kōkan est hébergé par Inabe Matsujūrō, qui travaille à Dejima. Il parvient ainsi à pénétrer dans la presqu'île, se faisant passer pour un marchand. Kōkan connaît certains membres de la délégation. C'est le cas du chirurgien Johan Arnold Stutzer, et de l'ancien directeur Hendrik Casper Romberg¹³. Mais sa connaissance du hollandais est tellement rudimentaire qu'on ignore s'il a pu véritablement s'entretenir avec eux.

Si les échanges intellectuels semblent avoir été très brefs, Kōkan se rattrape en décrivant longuement la décoration des pièces, le mobilier et les tableaux, et le petit personnel travaillant auprès des Hollandais etc. Deux croquis immortalisent le moment : l'un représentant l'un des serviteurs *suwaruto yongu*, une version légèrement différente du dessin que l'on trouve dans le *Seiyō ryōdan* dans lequel les « jeunes noirs » paraissent bien moins effrayants [voir Figure 9]. L'autre dessin, supposé comique, représente au premier plan Kōkan vêtu et coiffé en marchand, emboîtant le pas à Stutzer, le médecin, et en arrière plan deux hommes de Nagasaki épiant la scène. Le dessin fait allusion au subterfuge qui a permis à Kōkan de s'introduire à Dejima et à l'étonnement que suscite chez ses suivants sa familiarité avec les Hollandais [voir Figure 10].

¹² Sur les interprètes de Nagasaki, on pourra se référer aux nombreux travaux existants, notamment : Leonard Blussé, Willem Rémelink, and Ivo Smits ed. *Bridging the Divide: 400 years The Netherlands-Japan*. Leiden: Hotei Publishing, 2000, p. 115-139, et les nombreux travaux de Katagiri Kazuo 片桐一男 consacrés aux interprètes, par exemple : *Oranda tsūji no kenkyū* オランダ通詞の研究 (Recherches sur les interprètes en hollandais), Yoshikawa Kōbunkan, 1985.

¹³ Romberg, qui a assuré sporadiquement la direction du comptoir entre 1779 et 1790, est bien connu des spécialistes des études hollandaises.

Cette illustration est assez caractéristique de cet art de Kōkan de tourner chaque situation à son avantage et de travailler à chaque instant à rehausser son image et gagner en prestige.

On retrouve le même procédé dans les relations qu'il entretient avec Yoshio Kōsaku¹⁴, grand expert en langue et en médecine hollandaises, qui propose à Kōkan de l'héberger durant les dix derniers jours de son séjour. Ce séjour a pu et a dû être l'occasion d'étudier mais Kōkan n'en souffle mot. Ce qu'il développe dans son journal, c'est l'intimité qu'il partage avec l'homme le plus occidentalisé du Japon, la description de la demeure de Kōsaku, les habitudes culinaires de ce dernier, etc.

Ainsi, dès son arrivée à Nagasaki, Kōkan mentionne la visite qu'il rend à Kōsaku et l'admiration que suscite le salon du premier étage décoré à la manière hollandaise, salon réputé que tout lettré de passage à Nagasaki se devait de visiter :

« Le soir venu, écrit-il, je vais chez Kōsaku dans le quartier de Hirado. Je visite le salon hollandais qui se trouve au premier étage. Des tableaux en cadre de verre, de fabrication anglaise, sont disposés le long du plafond. Des chaises sont alignées contre le mur. Je remarque encore d'autres bibelots hollandais fabuleux. On me sert à boire et à manger. Je suis de retour chez moi à la 9^e heure de la nuit »¹⁵.

Le 6^e jour de la 11^e lune, une fois installé chez Kōsaku, il écrit :

« Nuageux. Froid. Au lever, je regarde du côté de la cuisine et, absolument tout est hollandais. Je monte à l'étage et m'appuie¹⁶ sur une chaise. Je mange de la chèvre et des oiseaux grillés accompagnés d'une bouteille. Au déjeuner, je mange de la chèvre grillée avec de l'huile et du soja. Le soir, c'est la fête, on prépare du riz aux haricots. Arrivée de Sadanosuke et Sadagorō, les fils de Kōsaku. [...] »

Enfin, le 11^e jour du 11^e mois, il note :

« Temps pluvieux. Kōsaku boit du *sake* avec des sardines marinées, accompagnées de poireau pimenté. Kōsaku boit dès le matin et nous invite à faire de même. Cela me met dans l'embarras. »

Le lendemain, il mentionne un portrait de Kōsaku qu'il exécute promptement à l'encre de Chine. Ce dernier en tenue formelle (*haori* et *hakama*) est assis, un livre hollandais à la main ; au-dessus de lui, un ange souffle dans une trompette. Le portrait est envoyé à un médecin

¹⁴ Sur le personnage de Kōsaku, également connu sous le nom Yoshio Kōgyū, on pourra consulter : Katagiri Kazuo 片桐一男, *Edo no ranpō igaku kotohajime : oranda tsūji Yoshio Kōzaemon Kōgyū 江戸の蘭方医学事始—阿蘭陀通詞・吉雄幸左衛門 耕牛*. Maruzen, 2000.

¹⁵ *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1, p. 310 et 313.

¹⁶ Traduire par « s'asseoir » ne convient pas ici, car s'asseoir pour Kōkan signifie s'asseoir par terre.

habitant à Kurashiki. Kōkan évoque l'arrivée d'un nouveau disciple originaire d'Ishimi au domicile de Kōsaku ; ils s'attablent à quatre dans le salon hollandais.

On voit ainsi que Kōkan fait étalage de l'hollandomanie de Yoshio Kōsaku et montre qu'il en a partagé tous les plaisirs. Kōkan s'emploie activement à amplifier l'aura du maître en produisant des portraits à l'occidentale de ce dernier, distribuées aux disciples disséminés dans le pays. En ce faisant, il travaille aussi à consolider sa légitimité de savant hollandologue.

3.2 Connaissances « chinoises »

Mais c'est surtout du côté « chinois » que le réseau s'étend durant son séjour. Comme nombre de lettrés en visite à Nagasaki, Kōkan se rend dans des temples chinois de Nagasaki pour en découvrir l'architecture et les trésors qu'ils recèlent. Il se rend dans quatre temples : le Kōfukuji également appelé Nankindera, le Fukusaiji, tous deux de la secte Ōbaku, le temple Daitokuji de la secte Shingon, et enfin le Goshinji, où sont enterrés les morts chinois et où il observe et dessine les pratiques funéraires des Chinois.

La secte Ōbaku du bouddhisme zen avait joué un rôle essentiel au XVII^e siècle dans la transmission des nouvelles tendances de l'art calligraphique et pictural chinois au Japon¹⁷. Nombre de moines chinois venus pour diriger les temples de cette secte étaient de grands lettrés et c'est clairement dans le sillage de cette tradition que Kōkan se situe. Mais l'âge d'or de la secte Ōbaku était déjà loin comme était loin la chute de l'empire des Ming qui avait provoqué l'exil au Japon des moines et lettrés chinois. Kōkan se rend donc dans ces temples comme s'il accomplissait un pèlerinage, à la recherche de traces et de témoignages d'une époque révolue. Les contacts avec les Chinois se déroulent donc avec cette tragédie en toile de fond.

Le récit de sa rencontre avec Kyoroku Yūgorō 鉅鹿祐五良 le 19^e jour du 11^e mois illustre bien cette attitude des lettrés de cette époque. Comme on le voit au détour d'une phrase, Kōkan est à la recherche d'objets de valeur, possédés par d'anciennes familles chinoises :

« ... A partir de midi, je me rends chez Kyoroku Yūgorō. Le patron des lieux se tient au seuil de sa maison. Il nous dit : « Mon grand-père vivait sous le règne des Ming. Lorsque les troubles fomentés de l'étranger provoquèrent la chute des Ming, il a fui les violences et s'est réfugié au Japon, à Nagasaki, où il habite à présent. Notre nom est Wei. Nous sommes originaires de Julu (Kyoroku). Dans les temps anciens, notre maison était construite dans le

¹⁷ Voir chapitre 11 « Ōbaku ha bijutsu no eikyō 黄檗派美術の影響 (Influence des arts de l'école Ōbaku», in Nakano Mitsutoshi 中野三敏 (ed.), *Nihon no Kinsei* 日本の近世, vol. 12 , , Chūō kōron sha, 1993.

style qui se pratiquait là-bas. Nous avons des objets que nous aurions voulu vous montrer, mais nous avons tout perdu après un sinistre, et nous en sommes réduits à ça. Il s'excusa ainsi, les larmes plein les yeux. Le fait est qu'ils étaient vraiment démunis. »¹⁸

Kōkan se lie aussi avec un certain Hakumin, nom de consonance chinoise, dont on ne sait pas grand chose sinon qu'il excelle dans la fabrication des sceaux, un domaine d'expertise associé à la culture lettrée chinoise. Dans la mesure où il se rend chez lui après sa visite au temple Kōfukuji, on imagine qu'il existe un lien entre ce Hakumin et la secte Ōbaku. « De là », dit-il, « je me rends chez Hakumin, connu pour exceller [dans la fabrication] des sceaux. Il devient une connaissance. ...»¹⁹. Preuve de l'amitié qui les lie, il partage les derniers instants de Kōkan avant son départ. Une autre rencontre qui va compter est celle du supérieur du temple Daitokuji. Le 20^e jour du 10^e mois, Kōkan note :

« De là, je vais au temple Daitokuji, et je rencontre le supérieur. Il me sert à boire et à manger »²⁰.

Le lendemain, il écrit :

« A partir de midi, je me fais inviter au temple Daitokuji pour prendre un repas autour de la table ronde (*shippoku*) »²¹.

Le nom du supérieur réapparaît à la fin du séjour :

« A partir de midi, je vais au temple Daitokuji et rencontre le supérieur. J'annonce que mon départ aura lieu le quatorze. Il me sert du *sake* et des mets d'accompagnement. Il m'offre comme cadeaux d'adieu des livres chinois, des bagues hollandaises, une tabatière en métal. Je lui laisse en retour trois peintures sur papier et une peinture sur soie »²².

Les rencontres avec les marchands ou les moines chinois avec un haut niveau de culture semblent ainsi plus fructueuses. Si elles inspirent moins de dessins, elles n'en sont pas moins profondes et Kōkan semble avoir noué des amitiés durables avec ses interlocuteurs chinois comme en témoigne l'échange de cadeaux.

3.3 Les anonymes ...

Le *Journal* de Kōkan mentionne aussi des hommes et des femmes de condition humble, aperçues à l'occasion d'une sortie ou avec lesquelles Kōkan a échangé deux ou trois mots. Ces contacts sont éphémères mais, de la même manière qu'il en exécuterait un croquis,

¹⁸ *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1, p. 314

¹⁹ *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1, p. 314

²⁰ *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1, p. 314-315.

²¹ *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1, p. 315.

²² *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1, p. 327.

il parvient en quelques mots à les tirer de l'anonymat. Le *Journal* garde trace des deux courtisanes Handayū et Koshikibu rencontrées dans le quartier des plaisirs de Maruyama.

« [...] Les deux femmes sont nées dans les environs de Nagasaki. Elles sont ravissantes. Le patron de la maison dit qu'il vient d'Osaka mais qu'il habite ici. J'exécute promptement cinq à six peintures. Les courtisanes s'attourent pour regarder. La femme que j'ai invitée me dit : « on me dit que je ressemble à un acteur de Edo du nom de Rokō. Est-ce vrai ? » Sur ce, je la regarde de près, et c'est vrai qu'elle lui ressemble ! Je passe la nuit à cet endroit. »²³

C'est dans le même esprit que le *Journal* garde trace des domestiques noirs (*suwaruto yongu*) qu'il voit travailler à Dejima au service des Hollandais ou encore des matelots qui s'affairent dans le bateau hollandais. Il en note les particularités physiques et vestimentaires.

« On appelle *matarosu* les hommes qui travaillent sur les bateaux. Ce sont des gens originaires de Hollande. Ils sont habillés comme les Hollandais et même par grand froid ils ne portent pas de chaussures. Ils vont pieds nus. Est-ce parce qu'ils grimpent sur les mâts et qu'ils se déplacent sur les cordes ? Ils ne posent jamais les pieds sur la terre ferme. Ils vivent uniquement à bord du bateau. Ces matelots ont l'art de sauter d'une corde à l'autre, et sont doués aussi pour plonger dans l'eau. Les noirs ne savent rien faire de cela. »²⁴

Les descriptions de ces hommes et femmes mettent l'accent sur les vêtements, leur fonction, ainsi que leurs origines. Kōkan est sensible à la misère matérielle et culturelle du petit peuple comme à l'inégalité de traitement dont ils font l'objet. Il pose sur la société un regard d'observateur détaché et les dessins qu'il en fait sont peuplés d'anonymes, de pauvres gens, de domestiques et serviteurs en tout genre. Il est sensible à la stratification de la société et semble s'interroger sur l'origine de cette dernière. Il essaie d'expliquer, comme le font et le feront tous les guerriers de l'époque, en mettant en correspondance la position sociale avec les fonctions remplies par chacun. La position sociale d'un individu serait légitimée par ses compétences.

3. Les liens d'échange et la condition de lettré indépendant

Les quelques exemples esquissés plus haut montrent l'attention portée par Kōkan à la société et aux codes qui régissent la communication et l'échange entre les hommes. Parmi ces codes, le boire et le manger occupent une place primordiale, ainsi que l'échange de cadeaux. Les exemples cités montraient déjà que le contact est le plus fréquemment établi en servant du

²³ *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1, p. 315.

²⁴ *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1, p. 323.

saké et des mets d'accompagnement. C'est toujours à peu près dans les mêmes termes que Kōkan mentionne la façon dont il est reçu : « on nous sert du *sake* et des mets en sauce », « on nous sert du *sake*, des mets en sauce et du *soba* ». Le *sake* et les mets signalent l'établissement d'un lien, qui peut bien sûr être un lien d'amitié qui n'attend rien en rétribution, mais qui est le plus souvent un lien de service ou d'échange. Kōkan, rappelons-le, est un artiste, vivant à son compte, qui doit pour vivre monnayer son talent et son savoir-faire. Lorsque Kōkan mentionne avoir été reçu avec du *sake* et des mets, il faut traduire qu'il a reçu commande de peintures. Plus généralement, la peinture est pour Kōkan une monnaie d'échange. Lorsqu'il se rend dans le quartier des plaisirs de Maruyama avec deux fonctionnaires de la ville (*otona*), il « paie » le patron en exécutant promptement quelques peintures²⁵.

Même ses amis ne se privent pas pour lui demander quelques faveurs comme on le voit avec Yoshio Kōsaku dont il réalise des portraits vendus ou offerts à ses disciples. On trouve ainsi dans la brève note du 13^e jour du 11^e mois : « Pluies intermittentes. A Ishihara Kyūho et un autre, j'exécute et fais livrer des portraits de Kōsaku. Tous me paient en pièces d'argent »²⁶. Kōkan s'exécute promptement et ne prend le temps de réaliser des œuvres soignées qu'à certaines occasions (voir par exemple les cadeaux d'adieux qu'il fait en réponse aux cadeaux du supérieur de Daitokuji).

La réputation dont jouit Kōkan en tant qu'artiste explique qu'il n'éprouve pas, du moins à lire son journal, de difficultés à subvenir à ses besoins. Il reste que Kōkan est constamment à l'affût des vrais connaisseurs (*kōzuka* 好事家) et d'une clientèle aisée susceptibles de lui procurer une certaine sécurité. Il se rapproche intentionnellement des riches marchands et des seigneurs car ce sont d'eux qu'il peut attendre mécénat et largesses²⁷. Cette situation permet de comprendre pourquoi le *Journal* consigne aussi soigneusement les noms des personnes rencontrées et la façon dont il a été accueilli. Telles sont les conditions de vie de Kōkan.

4. Occupations distinctives de la classe lettrée

Cette dépendance économique, caractéristique de l'état de lettré vivant à son compte, a pu le rendre particulièrement sensible aux marques de respectabilité sociale et à la condition

²⁵ *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1, p. 315.

²⁶ *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1, 328.

²⁷ Par exemple, il se rapproche à l'aller du seigneur Ōtawara durant son séjour à Atami. Le mécénat de ce seigneur explique le séjour prolongé qu'il fait dans cette station thermale où il produit quantités de peintures.

des plus humbles. Cette sensibilité s'explique en partie par son propre parcours. Fils de marchand aisé, il avait appris à peindre auprès d'un maître de l'école de Kano. Mais la mort prématurée de son père l'oblige très jeune à subvenir à ses besoins en tirant profit de son talent de peintre. Il commence une brillante carrière de peintre d'estampes, à la manière de Suzuki Harunobu 鈴木春信. Mais il ne peut se résoudre à cette vie d'artisan, qui le relègue dans les franges obscures de la société, loin des salons seigneuriaux. Il se tourne vers la peinture à la manière des lettrés chinois dans le style de Shen Nanpin. En ce faisant, Kōkan exprimait déjà son désir de se voir reconnaître non pas seulement comme un artisan mais aussi comme un lettré. A l'époque où il voyage à Nagasaki, il est en train d'opérer sa troisième mue, en adoptant, sous l'influence de son mentor Gennai, les techniques de la peinture occidentale.

Ainsi, on peut supposer que ce journal a été écrit par un auteur excessivement sensible aux marques de respectabilité sociale et tout entier occupé à se comporter en lettré-type de l'époque, i.e. en vaquant à un ensemble d'occupations sinon distinctives au moins fortement répandues dans cette classe.

Quelles occupations peut-on ranger dans cette catégorie ? On peut d'emblée mentionner que le fait même de voyager et de voyager en observateur du monde est déjà un acte qui situe socialement l'individu. Les années Tenmei (1781-1789) et Kansei (1789-1801) sont riches d'expériences de voyage racontées dans un journal. Ainsi, nombreux sont les contemporains de Kōkan qui non seulement ont laissé des relations de voyage mais qui se sont fait connaître grâce à ces dernières : Tachibana Nankei 橘南谿 (1752-1805), avec son *Tōyūki* 西遊記 et *Saiyūki* 西遊記 (respectivement Voyage à l'Est et Voyage à l'Ouest²⁸), Furukawa Koshōken 古川古松軒 (1726-1807), avec son *Saiyū zakki* 西遊雜記 et *Tōyū zakki* 東遊雜記 (respectivement Notes variées sur le voyage à l'Ouest, Notes variées sur le voyage à l'Est), auxquels on pourrait rajouter : Takayama Hikokurō 高山彦九郎, Matura Seizan 松浦静山, Takizawa bakin 滝沢馬琴, Ueda Akinari 上田秋成, etc²⁹. Le voyage fait clairement partie de l'identité du lettré à la fin du XVIII^e siècle. Il est de bon ton de partir en voyage, de réaliser des excursions ou des pèlerinages dans des temples proches, des

²⁸ A noter que le Journal de Kōkan devrait être traduit par « Journal de voyage à l'ouest ». Il existe comme on le voit ici de très nombreux journaux datés de la fin du XVIII^e siècle portant ce titre. Lorsque les lettrés originaires de Kyoto ou d'Edo entreprennent des voyages à l'Est, il s'agit généralement de visiter les contrées du Tōhoku voire même d'Ezo et quand ils partent à l'Ouest, c'est la ville de Kyōto ou de Nagasaki qu'ils ont comme destination. Le titre donné à ces journaux fait référence au fameux roman chinois des Ming du même titre (*Xi youji*) fort prisé par les lettrés japonais.

²⁹ On pourra lire à ce sujet Plutschow Herbert, *A Reader in Edo Period Travel*, Global Oriental, 2006, qui contient également des passages traduits en anglais du *Journal* de Kōkan.

ascensions de montagnes, de prendre du recul et de la hauteur par rapport à la vie quotidienne, avec ses contraintes sociales. L'expérience ne suffit pas. Il faut aussi en conserver des traces. Si les journaux s'accumulent à la fin du XVIII^e siècle, c'est parce qu'il est inconcevable d'entreprendre un voyage sans le raconter et sans imaginer que ce récit sera lu par d'autres. Kōkan ne fait pas exception. Il laisse à la postérité deux journaux. L'un pour le grand public, l'autre pour ses proches.

A lire le *Journal de voyage* de Kōkan, il apparaît clairement que les mondanités occupent une place centrale dans la vie des lettrés japonais, à la fin du XVIII^e siècle. Le journal de Kōkan relate une longue suite de visites reçues et rendues. L'hôte accueille le plus souvent en servant du saké et des mets d'accompagnement. Les visites donnent lieu à des conversations et des échanges d'informations, généralement non reproduits. Mais l'importance de l'échange se mesure au temps qu'il absorbe. Les discussions se prolongent souvent dans la soirée conduisant l'hôte à servir un repas complet.

Servir à boire et à manger est tellement important que Kōkan ne manque jamais de le mentionner dans son journal. Cela en est même surprenant car ce qui est servi varie peu. Il s'agit surtout de *sake* et de mets d'accompagnement. On note aussi que le moindre écart avec la norme est aussitôt mentionné. Kōkan prend un plaisir très grand à goûter aux cuisines exotiques que l'on ne peut consommer nulle part ailleurs qu'à Nagasaki. Les repas chinois pris collectivement autour d'une table (*shippoku*)³⁰ font partie également de ces curiosités. L'accès à des plats de viande pour lesquels il éprouve un goût immodéré est aussi une marque de privilège que Kōkan souligne à maintes occasions. On a déjà mentionné la viande de chèvre grillée consommée chez l'interprète Yoshio Kōsaku dont le mode de vie représente sans doute le sommet de la sophistication en cette fin du XVIII^e siècle. Kōkan évoque aussi une sortie ratée avec son compagnon Kachiki Risuke pour acheter de la viande de porc :

« Il dit qu'il y a un magasin où l'on vend du porc cuit. Je l'accompagne. On y est allé mais il n'existait pas. »³¹

Goûter à des mets curieux et exotiques fait donc partie de la coquetterie du lettré. La curiosité du lettré, qui se doit d'être gourmet, s'étend au mode de préparation de ces mets. Kōkan prend soin de noter l'information suivante, provenant de Yoshio Kōsaku, concernant la cuisson de la volaille.

³⁰ Illustration p. 106 dans le Nagasaki meisho zue.

³¹ *Shiba Kōkan zenshū*, vol.1, p. 325.

« Beau temps. Je vais chez Miheiji 三平治 de la résidence de Hirado. On nous sert du saké et des mets en sauce. Puis, je mange de la volaille, la peau et les os sont tous deux découpés. A Edo, la viande de volaille a une peau très dure. Elle est aussi filandreuse et coriace. Celle que j'ai mangée à cet endroit se détachait facilement des os avec des baguettes et était excessivement tendre. Lorsque j'en parlais à mon retour à Kōsaku, il me dit : les volailles sont toutes les mêmes. La viande a dû être cuite au vin durant une demi-heure. On en vend à Uragami. Pour une pièce de 5 *mon*, on vous découpe une cuisse et on vous la vend. A cet endroit, on élève des moutons, des porcs et de la volaille pour les vendre »³².

Le penchant de Kōkan pour la viande s'explique en partie par le fait qu'il y voit un remède à plusieurs de ses maux³³. Mais l'attrance pour les produits exotiques et insolites ou encore le respect des manières de table et la connaissance des préparations font partie de la culture du lettré de l'époque d'Edo. Kōkan se conforme donc aux pratiques de son temps. Il sait qu'en développant ces points dans son journal, il est sûr d'intéresser ses amis.

Parmi les occupations que Kōkan évoque volontiers dans son *Journal* et que l'on retrouve dans tous les journaux de lettrés de cette époque, il y a la fréquentation des quartiers de plaisir et des théâtres de *jōruri*. L'un comme l'autre n'est nullement réservé aux lettrés, mais le sujet est évoqué en connaisseur. Kōkan s'attarde sur la tenue et la coiffure des courtisanes, comparées à celles d'Edo, ou encore sur les particularités de Maruyama (quartier de plaisirs de Nagasaki) en termes de services et de tarifs. Il répond en expert à une courtisane qui lui demande si elle ressemble à un célèbre acteur d'Edo et s'autorise à juger la beauté des courtisanes de Nagasaki (qualifiées de ravissantes). Cette posture de connaisseur du monde flottant est là encore distinctive d'une classe.

On pourra peut-être penser que Kōkan ne répond pas à la définition du lettré (*bunjin*). De fait, il ne fait pas métier de composer de la poésie chinoise, et de commenter des ouvrages érudits. Maîtrise-t-il d'ailleurs le chinois ? On peut en douter. Mais c'est précisément l'une des caractéristiques du lettré ou de l'homme des lettres de cette époque que de présenter un visage multiple et des contours flous. C'est un statut non fermé, auquel tout le monde peut prétendre dès lors qu'il se conforme à certaines normes de comportement. Qu'il ait réussi ou non à se faire admettre par ses pairs, le comportement de Kōkan le situe clairement dans une

³² Pour les Japonais habitués à servir les repas sur des plateaux individuels, partager des mets servis sur une grande table commune était une expérience unique que l'on ne pouvait vivre qu'à Nagasaki d'autant que les mets eux-mêmes étaient cuisinés différemment. Les *shippoku* faisaient partie des curiosités de Nagasaki. *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 1, p. 326.

³³ On sait qu'il y a aussi une grande part de croyance. Ainsi, dans ses notes éparses (*zuihitsu*) rédigées à la fin de sa vie, il raconte qu'il lui est arrivé lors d'un arrêt dans le fief de Bizen de prier le seigneur des lieux de le laisser goûter le sang d'un cerf vivant. C'est ce qu'il va finir par faire lors d'une partie de chasse. Il explique ce geste en disant qu'il est de constitution faible et qu'il a entendu dire que c'était un remède efficace. *Shiba Kōkan zenshū*, vol. 2, *Shunparō nikki*, p. 48.

catégorie sociale d'hommes cultivés, cherchant la fréquentation des connaisseurs et la reconnaissance de ses pairs. C'est précisément parce qu'il cherche à se faire reconnaître et parce que sa naissance ni son statut social ne lui donnent un accès automatique à cette catégorie qu'il est contraint plus que quiconque à faire étalage de ses fréquentations et de son savoir-faire, révélant en ce faisant le mode de fonctionnement de la société d'Edo.

Conclusion

Pour conclure, je voudrais revenir sur ce que ce journal nous enseigne sur les pratiques lettrées de la fin du XVIII^e siècle. Ce journal apparaît en effet comme un précieux témoignage des manières dont un peintre renommé mais sans revenus stables, particulièrement sensible aux modes de son temps et à la reconnaissance sociale, doit user pour négocier son entrée dans la société des lettrés de la capitale. En entreprenant un voyage à Nagasaki et en lui donnant un caractère public dans son *Saiyū ryodan*, Kōkan commence d'abord par se construire une réputation de connaisseur de choses exotiques. L'ouvrage contenant des illustrations de Dejima, du cimetière ou des bateaux hollandais, ou encore des marchands chinois, répondait parfaitement à l'engouement du public pour les choses exotiques. Il faisait ainsi œuvre utile en informant le public des grandes villes ignorant de ces choses, tout en envoyant le signal aux spécialistes d'études hollandaises qu'il était désormais un des leurs. La signification de son *Journal de voyage* est autre. Il ne cherche plus à convaincre un public mais à se convaincre lui-même. A travers ses impressions de voyage, ses croquis de paysages et de personnages qu'il a croisés, et ses autoportraits, il se met en scène tel qu'il est ou voudrait apparaître, en lettré voyageant pour élargir sa connaissance des choses. En le faisant avec une sincérité confondante, il échappe du même coup au stéréotype et apparaît tel qu'il est, à savoir un homme trop occupé à peindre et à vendre ses peintures pour se consacrer pleinement à l'étude, mais un homme épanoui, bon vivant, libre de ses mouvements, sûr de son jugement, attentif aux changements de la société et aux aspirations des gens. Ce glissement est significatif. Il renvoie à l'évolution du monde lettré ou cultivé, qui poursuit son extension en intégrant des éléments plus directement impliqués dans la réalité économique et sociale du pays et dans le même temps plus libres par rapport à l'ordre ancien.

Pour les illustrations voir le livre publié.